
Ցեղասպանագիտական հանդես, գլխավոր խմբագիր՝ Հայկ Դեմոյան, 2013, թիվ 1, 176 էջ:

Revue des études du génocide, rédacteur en chef Hayk Démoyan, 2013, № 1, 176 p.

Le Musée-Institut du génocide des Arméniens de l'Académie des Sciences de la République d'Arménie a fondé une nouvelle revue scientifique, consacrée aux études du génocide. Tout d'abord, je salue l'initiative de cette organisation, d'autant plus que la revue a un objet relativement étroit. Ses éditeurs ont réuni dans ce numéro la majorité des textes des communications que les historiens de différents pays avaient présentées au colloque international convoqué à Erevan au mois d'avril 2009, à l'occasion du centenaire des massacres ciliciens de 1909.

Certes, les vèpres ciliciennes demeurent toujours le parent pauvre de l'historiographie du génocide des Arméniens dans l'Empire ottoman ; c'est dommage, mais nous ne possédons à l'heure actuelle que trois monographies¹. Donc, la publication de ce numéro de la revue recensée ici est sans doute une contribution importante qui comble des lacunes dans ce domaine. Elle comprend dix-huit articles rédigés en arménien, en français et en anglais, dont les auteurs sont les représentants de l'Arménie, de la France, des États-Unis, de l'Autriche, de la Hongrie et de la Syrie. Comme leurs articles sont consacrés à différents problèmes et sujets, je tâcherai de les classer, dans la mesure du possible, en ordre thématique.

On sait que les sources étrangères, surtout celles des archives, se distinguent par leur impartialité, ce qui a conditionné leur grande valeur dans l'étude du génocide des Arméniens. Dès lors, la majorité des chercheurs préfère rédiger les études plutôt sur la base des attestations des témoins oculaires étrangers que des sources d'origine arménienne. Il est donc bienvenu que cette édition comprenne deux publications dont les auteurs ont présenté le déroulement des massacres ciliciens à travers des sources italiennes et autrichiennes. Aramaïs Baloyan se réfère aux documents diplomatiques italiens, dont la grande majorité a été déjà publiée en Italie ; or, il a utilisé aussi quelques documents inédits tirés des Archives de la politique extérieure de l'Italie. La correspondance des diplomates italiens accrédités dans l'Empire ottoman jette certainement une lumière sur le cours de ces massacres, mais ce qui est beaucoup plus appréciable, c'est qu'elle a permis à l'auteur de relever le rôle décisif du gouvernement jeune-turc dans leur organisation (pp. 24-25).

¹ **Kévorkian R. H.**, avec la collaboration de **Paboudjian P. B.**, Les massacres de Cilicie d'avril 1909 // La Cilicie (1909-1921). Des massacres d'Adana au mandat français. Volume préparé par Raymond H. Kévorkian, Paris, 1999 ; **Simonyan H.**, Les massacres en masse des Arméniens en Cilicie (en avril de 1909), Erevan, 2009 (en arménien) ; voir aussi sa traduction anglaise : London, 2012 ; **Poghosyan V.**, Les massacres de 1909 en Cilicie à travers le prisme de l'historiographie française, Erevan, 2009 (en arménien).

Artem Ohandjanian, notre collègue autrichien, a publié en traduction arménienne douze rapports de Daras, Consul d'Autriche-Hongrie à Mersine, qui a décrit principalement le processus des massacres dans différents lieux de la Cilicie. Rappelons qu'il les avait déjà publiés en allemand¹.

En dehors des documents des archives, il nous faut placer parmi les sources de valeur concernant les massacres ciliciens la presse européenne et arménienne, dont l'étude demeure toujours très insuffisante. Dans ces conditions, les éditeurs de la revue ont eu raison d'y insérer deux articles. Éva Merénics, chercheuse hongroise, a analysé en profondeur les articles de trois journaux austro-hongrois, à savoir *Neue Freie Presse* (Vienne), *Pester Lloyd* (Budapest) et *Prager Tagblatt* (Prague). Leur analyse lui a permis de tirer quelques intéressantes conclusions : *primo*, les nombreuses publications de la presse austro-hongroise témoignent de l'intérêt des journalistes et des lecteurs de ce pays à l'égard de « cet épisode tragique de l'histoire du peuple arménien », ce qui prouve leur solidarité avec les Arméniens ; *secundo*, la provocation des Arméniens est exclue ; *tertio*, le rôle des Jeunes-Turcs et d'Abdülhamid II est évident ; *quarto*, l'intervention des grandes puissances n'a été dictée que par la nécessité de la protection de leurs citoyens. L'auteur a également le mérite d'avoir incéré dans l'appendice de son article une bibliographie contenant les titres de 117 articles publiés dans ces journaux, du mois d'avril au mois de juin 1909.

La contribution de Tatévik Ghaltakhchyan appréhende les échos des massacres dans les journaux arméniens publiés à Constantinople et à Smyrne. Elle aborde bien des problèmes dont je vais présenter les plus importants. D'après les publications des journaux, l'auteur a relevé de profonds changements dans l'attitude des Arméniens envers les organisateurs des massacres. Comme elle le note, dès le début les éditeurs des journaux, ainsi que les auteurs des articles, avaient imputé la responsabilité des massacres au régime hamidien ; or, elle souligne les modifications positives évidentes que leur position a subies un peu plus tard. Donc, la plupart des publications prouvent, d'après son récit, que les contemporains arméniens avaient déjà compris le rôle décisif des Jeunes-Turcs (p. 67). Il y a lieu de citer parmi ses thèses celle de la réfutation par les auteurs des articles de la fausse version de la « culpabilité » des Arméniens. D'ailleurs, ces accusations infondées incriminant une soi-disant « rébellion » arménienne qui aurait contrait le gouvernement ottoman à rétablir l'ordre et qui aurait eu « certaines conséquences défavorables », avaient été avancées dès le début des massacres par les organisateurs locaux de ce carnage².

Le reflet des massacres ciliciens dans la littérature turque, y compris la presse, rédigées en caractères arméniens, a fait l'objet de l'article de Hasmik Stepanyan. Or, c'est plutôt un article informatif qu'analytique, car l'auteur s'abstient d'interpréter les approches des éditeurs de ces journaux à propos des événements clefs. En fin de compte, il est tout simplement impossible de se faire une idée de leur attitude sur tout ce qui s'est passé en Cilicie, ainsi que dans celle des auteurs des livres dont elle ne cite que les titres (p. 140).

Il me semble qu'il est pertinent d'incérer dans ce même cadre l'article de l'auteur de ces lignes sur l'historiographie française des massacres ciliciens, car la plupart des

¹ **Ohandjanian A.**, *Das Massaker in Adana, 1909 Adana olaylari/makaleler. The Adana Incidents of 1909 Revisited*, editor Kemal Çiçiek, Ankara, 2011, s. 227-233.

² Voir **Poghosyan V.**, *op. cit.*, p. 38.

éditions françaises qui y sont analysées, avaient été publiées dans les années 1910 et ont toujours une valeur incontestable de source authentique. Il s'agit en premier lieu du recueil de documents *Les Turcs ont passé là...*, publié en 1911 par G. Brézol, ainsi que des opuscules et des articles des contemporains français, comme A. Adossidès, J. d'Annezay, G. Vayssié et d'autres. En dépit de quelques explications inacceptables de ces auteurs, surtout à propos des organisateurs des massacres (étant privé de la possibilité de se faire une idée complète sur les événements dont ils ont été les témoins, quelques-uns d'entre eux ont préféré rejeter la responsabilité des massacres sur Abdhülhamid II), ils ont pu par contre, broser le tableau véridique des massacres non seulement en Cilicie, mais aussi dans le *vilayet* d'Alep.

L'un des thèmes les moins étudiés dans l'historiographie des vêpres ciliciennes est celui des échos des massacres ciliciens dans la littérature arménienne. Rubina Perroomian, historienne américaine, nous a présenté sa vision de la poétique de la violence des massacres d'Adana dans la littérature arménienne occidentale de l'époque. Elle a étudié le reflet du processus génocidaire des Arméniens depuis les années 1890 à travers les vers et les poèmes d'éminents poètes comme Siamanto, Daniel Varoujan et d'autres. L'auteur en conclut que ce thème est demeuré bien longtemps à l'ombre des répercussions que le « génocide de 1915 » avait eues suscitées (p. 117).

Verjiné Svazlian, en se référant à l'un de ses livres contenant des preuves testimoniales des survivants des massacres ciliciens, a montré la place qu'ils occupaient dans la mémoire historique des Arméniens.

Les articles d'Yves Ternon et de Raymond Kévorkian, éminents spécialistes du génocide des Arméniens, se distinguent par une approche théorique et analytique. R. Kévorkian a discuté le thème de *La gestion des massacres de Cilicie* à travers une minutieuse étude des réactions des autorités centrales ottomanes et des milieux arméniens à l'égard des massacres de 1909. C'est là l'originalité de son approche en général, qui est propre à ses études sur le génocide des Arméniens. Il a interprété le sujet discuté dans un cadre assez vaste, en examinant d'abord les péripéties de l'attitude des autorités centrales ottomanes après les massacres. R. Kévorkian a le mérite de souligner la culpabilité du gouvernement jeune-turc : comme il le note, « au tournant du XIX^e siècle, aucun acte de cette ampleur ne pouvait avoir lieu sans un ordre venu, ou supposé venu, des plus hautes autorités de l'État ou, pour le moins, d'un des centres du pouvoir » (p. 42). Dans son ensemble, il a raison de qualifier de « paradoxale » l'approche de ceux qui rejetaient la responsabilité des massacres sur Abdhülhamid II. Or, il me semble qu'il faut également prendre en considération le fait que la majorité écrasante des contemporains des massacres, arméniens ou étrangers, n'étaient pas encore capables de s'orienter correctement dans les mutations politiques ayant bouleversé l'Empire ottoman en 1908-1909.

Dans l'article intitulé *Cilicie 1909. Était-il possible de percevoir une menace de génocide ?*, publié dans ma traduction arménienne, Y. Ternon, en relatant brièvement des événements bien connus, constate « qu'en 1909 un degré a été franchi dans la violence de masse » (p. 160). Quant à la question posée dans le titre de l'article, il a exprimé sa certitude sur l'impossibilité de prévoir, de la part des futures victimes, l'anéantissement du peuple arménien. Précisons d'ailleurs, qu'on peut en trouver également une allusion dans l'article déjà cité de T. Ghaltakhchyan (p. 59). À travers

l'interprétation des événements ultérieurs, Y. Ternon a constaté l'absence chez les assassins, d'un programme de « banc d'essai d'une future extermination » (p. 160). Il n'a pas omis non plus le dévoilement des organisateurs des massacres. Cependant, à la différence de R. Kévorkian, son approche est plus modérée. « Même si le CUP n'a pas suscité ce déferlement de violence, écrit-il, il y a collaboré à l'échelon régional » (p. 161). Il est plus qu'évident que, en tout cas, l'auteur révèle la responsabilité du gouvernement jeune-turc.

Les causes des massacres ont été étudiées par Hayk Démoyan et Suren Manoukyan. En concentrant l'attention sur les causes psychologiques, H. Démoyan a raison d'avoir accentué l'atmosphère défavorable créée à la veille des massacres par les organisateurs de ceux-ci : il s'agit de l'organisation de provocations, de désinformations et de la stimulation de l'intolérance religieuse chez les musulmans (p. 35). Par contre, S. Manoukyan analyse les particularités du développement économique de la région grâce au support des financiers européens, dont les résultats se faisaient sentir surtout dans la modernisation de l'agriculture. Celle-ci est devenue, d'après lui, l'une des causes principales de l'approfondissement de la haine des Turcs envers les Arméniens, qui avaient utilisé de nouvelles technologies, comme les tracteurs, etc. Les succès des Arméniens dans cette sphère ont contribué, comme il le croit, à la modification de leur statut social, ce qui n'a pas échappé à l'attention des Turcs, devenant l'une des causes principales de leur extermination. Je partage complètement ses explications fondées et convaincantes.

Nombre d'auteurs ont abordé les conséquences néfastes de ces massacres pour les Arméniens. Si H. Démoyan a mis en évidence les aspects psychologiques graves de ces massacres, qui avaient laissé leur empreinte sur les survivants, en attirant l'attention sur de nombreux faits de suicide et de folie (p. 39), Arpiné Babloumyan a étudié les changements démographiques dans les *vilayets* d'Adana et d'Alep. D'après l'analyse des sources d'origine arménienne et étrangère, elle a non seulement constaté que le nombre des victimes arméniens y a dépassé le chiffre de 30.000, mais elle a noté en même temps, qu'il était indispensable de prendre en considération une autre circonstance, qui n'était pas moins importante, c'est qu'il est nécessaire d'ajouter à ce chiffre le nombre de ceux qui étaient morts plus tard, soit des blessures reçues, soit des maladies contractées. Une autre conséquence déplorable des massacres se trouve aussi au centre de son attention, celle de l'émigration des survivants arméniens dont les vêpres ciliciennes sont devenues la cause. En fin de compte, comme elle le note à juste titre, toute la région a été dépeuplée de l'écrasante majorité de ses habitants arméniens.

Haroutioun Selimyan, de Syrie, en imputant toute la responsabilité des massacres de 1909 au gouvernement des Jeunes-Turcs, a étudié les pertes des évangélistes arméniens (p. 128). D'après ses calculs, les églises et les établissements évangéliques des Arméniens de Cilicie ont perdu cinquante pour cent de leurs leaders religieux et laïques (p. 132).

Quelques auteurs ont étudié des sujets plus particuliers, dont l'importance est néanmoins hors de doute. L'article de Séda Parsamyan est consacré à la destruction des églises, des couvents et des écoles appartenant aux Arméniens. Elle note que lors de ces massacres, on les a soit détruits, soit incendiés, et ce processus a atteint son apogée lors de la deuxième période des massacres. Après le premier raz-de-marée, des milliers Arméniens avaient trouvé asile dans leurs églises, et c'était cette circonstance

qui était devenue l'une des causes principales de ces actions barbares. Certes, d'après les données officielles, citées par l'auteur, on avait incendié dans le *vilayet* d'Adana vingt-quatre églises et seize écoles ; or elle n'a pas hésité à noter que le nombre exact des pertes n'était pas encore précisé à ce jour (p. 103). Elle a sans doute raison de n'avoir pas livré à l'oubli la destruction par les Turcs des établissements religieux appartenant aux Assyriens et aux Jésuites français.

L'article d'Ani Voskanyan touche la participation de l'armée ottomane aux massacres. D'après des sources fiables, elle révèle le rôle non seulement des *rédihs*, soldats de réserve, mais aussi des détachements de l'armée régulière dans la perpétration des massacres. L'auteur décrit en détail la participation des soldats turcs non seulement aux massacres, mais aussi au pillage des biens des victimes, surtout lors de leur deuxième étape. En rejetant toute la responsabilité de l'extermination des Arméniens sur le gouvernement des Jeunes-Turcs, elle a dévoilé également le rôle d'Abdhülhamid II et de ses créatures, chefs locaux du *vilayet* d'Adana (p. 142), et c'est indubitablement l'avantage de son approche historique. Il n'est pas inutile de préciser que la participation de l'armée ottomane aux massacres a été partiellement reflétée aussi dans les articles d'autres auteurs, comme Y. Ternon, A. Baloyan, T. Ghaltakhchyan et S. Parsamyan.

Anna Aleksanyan et Aram Mirzoyan ont choisi comme objet de leurs recherches l'activité des organisations arméniennes en Cilicie après les massacres, dans le but d'améliorer la situation intenable des survivants. À la suite de Zapel Essayan et d'Archarouni Téodik, A. Aleksanyan a décrit les efforts du Patriarcat arménien de Constantinople et d'autres organisations arméniennes, visant à soutenir leurs compatriotes, à savoir ouvrir pour eux des orphelinats et des écoles. Des femmes arméniennes ont pu même aider dans la mesure du possible quelques-uns des Arméniens mis injustement en état d'arrestation. D'après les données d'A. Mirzoyan, on a réuni 1.426 enfants dans les orphelinats qu'on avait ouverts depuis le mois d'août jusqu'en novembre dans différentes villes, comme Marache, Hadjin, Aintab, Hassanbeyli, Deurt-Yol (p. 95). En discutant l'activité des orphelinats arméniens, l'auteur a mentionné en même temps l'existence et l'activité de ceux qui avaient été fondés par les Européens et les Américains. Or, il remarque qu'en dépit de conditions plus confortables pour les orphelins arméniens rassemblés dans ces derniers, ils étaient toutefois éloignés de leurs racines nationales (p. 96).

Il nous faut noter, avant de conclure, qu'en dépit de l'unanimité de la position objective de tous les auteurs à l'égard des massacres ciliciens de 1909, qui ont prouvé de manière irréfutable leur réalité et la culpabilité des Jeunes-Turcs, leurs points de vue divergent quant aux questions particulières, mais très importantes, voire conceptuelles. Nombre d'entre eux, comme A. Aleksanyan, A. Mirzoyan, T. Ghaltakhchyan, H. Stepanyan, A. Voskanyan, qualifient de coup d'État les événements de 1908 ayant eu lieu dans l'Empire ottoman (pp. 7, 59, 92, 140, 142). Par contre, S. Manukyan a raison, à mon avis, de les avoir traités de révolution (p. 74). Si l'on discute ce problème d'après l'approche des théoriciens soviétiques marxistes, la destitution d'Abdhülhamid II et la prise du pouvoir par le Comité Union et Progrès n'étaient en réalité qu'une révolution bourgeoise, réalisée dans le cadre de la même formation sociale et économique. Certes, à la différence de la révolution anglaise du XVII^e siècle et de la Révolution française du XVIII^e siècle, ayant contribué au passage à une

nouvelle formation sociale et économique, la révolution turque de 1908 a été accomplie dans le cadre de la même formation, et c'est pourquoi il est préférable de la classer dans la catégorie des révolutions bourgeoises, qui n'ont pas laissé de traces dans les conditions sociales et économiques d'un pays ou d'un autre¹.

Les limites chronologiques du génocide des Arméniens avaient suscité depuis longtemps beaucoup de débats dans l'historiographie de ce thème, et les différentes approches conceptuelles avaient certainement laissé leur profonde empreinte sur les récits de ces auteurs. Ceux-ci ne sont pas enclins à considérer le processus génocidaire conçu, organisé et perpétré par des différents régimes ottomans contre le peuple arménien à la limite du XIX^e et du XX^e siècle, d'événement unique, ayant trois étapes principales (hamidienne, jeune-turque et kémaliste). Or, la plupart des historiens arméniens contemporains, ainsi que quelques éminents chercheurs étrangers, comme Irving Louis Horowitz, Yehuda Bauer et Yuri Barsegov s'en tient à ce point de vue.

Quelques-uns des auteurs n'ont même pas émis d'opinion à ce sujet ; par contre, beaucoup d'autres (A. Aleksanyan, H. Demoyan, A. Mirzoyan, S. Parsamyan, R. Peroomian, H. Selimyan) ne qualifient l'extermination en masse des Arméniens dans les années 1890 que de « massacres » (pp. 7, 34, 92, 98, 105, 128). Quelques autres (A. Babloumyan, S. Parsamyan, V. Svazlian) limitent le génocide des Arméniens aux années 1915-1923 (pp. 15, 98, 148). À vrai dire, il m'est très difficile d'avancer des explications à propos de ce dernier point de vue, infondé et inacceptable pour moi. Si les historiens contemporains, principalement français et américains, parlent du génocide des Arméniens, c'est à dire de 1915-1916, ils motivent leur approche par des preuves fondées (le désir des Jeunes-Turcs de créer un État national, l'adoption par eux de l'idéologie de turcisation, etc.). Néanmoins, leurs arguments ne sont pas acceptables pour tous les historiens, y compris l'auteur de ces lignes ; toutefois, ils peuvent être sujets à réflexion.

Quant aux vêpres de 1909, j'ai noté dans mon article susmentionné que les historiens français contemporains n'avaient pas l'intention de les inclure dans le processus du génocide des Arméniens (p. 127). Une telle approche a été partiellement reflétée dans l'article d'Y. Ternon. Or, il croit qu'on est en droit de les traiter d'« entreprise génocidaire à un échelon local », et de les concevoir « comme un prélude du génocide de 1915 » (pp. 160, 161). On peut dire que le point de vue de R. Peroomian, d'après lequel « les massacres de 1909 présentent le microcosme du génocide de 1915 » (p. 117), s'approche en fait de celui de l'historien français. En somme, il en est de même de l'approche d'A. Voskanyan qui a qualifié les massacres ciliciens de 1909 de point de départ pour la réalisation des projets génocidaires ultérieurs des Jeunes-Turcs (p. 147).

Un autre problème discutable est la précision du nombre des victimes, qui n'est pas encore définitivement déterminé ; c'est pour cette raison que les chiffres avancés par quelques-uns des auteurs (A. Babloumyan, A. Baloyan, T. Ghaltakhchyan, H. Selimyan, A. Voskanyan) ne sont point compatibles ; ils oscillent entre 30.000 et 40.000 (pp. 17, 24, 59, 131, 142, 165) ; ce fait est également propre aux études de beaucoup de chercheurs connus (Vahagn Dadrian, Hratchik Simonyan, R. Kévorkian et d'autres).

¹ Sur la typologie des révolutions bourgeoises voir **Barg M., Tcherniak E.**, Les grandes révolutions sociales du XVII^e et du XVIII^e siècle, Moscou, 1990, p. 224 (en russe).

Dans son ensemble, la réunion dans une même publication des articles dont les auteurs avancent différents points de vue, est sans doute le résultat des changements positifs qui ont récemment ébranlé la réalité scientifique arménienne. Je me dois de saluer cette nouveauté, qui est la preuve la plus spectaculaire de l'émergence de la liberté de la pensée en Arménie.

À travers notre brève présentation, on peut s'apercevoir que la majorité des auteurs ont mis en évidence l'extermination des Arméniens de Cilicie sur le niveau étatique et ils ont à la fois dévoilé irréfutablement le rôle décisif des Jeunes-Turcs dans leur organisation, ce qui est hors de doute. Cependant, aussi étonnant que ce soit, c'est la réalité et l'actualité de cette circonstance se fait toujours sentir. Depuis les années 1910 à nos jours, les organisateurs des massacres ciliciens, ainsi que les falsificateurs de leur histoire, ont fait tout le possible pour nier la responsabilité des autorités centrales ottomanes dans leur perpétration¹. Dans ce sens, l'actualité de cette édition est indéniable et la réfutation de cette tendance négationniste lui assurera un succès parfaitement mérité dans les milieux scientifiques.

VAROUJEAN POGHOSYAN

¹ Voir **Poghosyan V.**, op. cit., pp. 10-11 ; voir aussi **Tetsuya S.**, A Hidden Adana: Dispute Over the Armenian Landownership on the Eve of the Adana Incident 1909, 1909 Adana olaylari/makaleler. The Adana Incidents of 1909 Revisited, pp. 87-126; **Dennis B.**, The Evaluation of the Interpretation the Adana Massacres of 1909: Towards an Understanding of the Political Dynamics and Motivations for Violence, *ibid.*, pp. 127-153.